

O.DESSYME

L'Affût II

Là où l'on est seul à être seul

07/08/97

Jeudi 7/8/97.

Juste un petit mot sur celle qui vient de me fournir en prozac : fraîcheur, taches de rousseur, grands yeux clairs mais je ne pense pas la revoir de sitôt... Dommage qu'elle ne soit pas boulangère.

Je me vois assez mal lui rachetant ma dose d'antidépresseurs tous les jours. Sans parler de l'image que cela donnerait de moi...

Je me sens toujours aussi triste. J'espère que le comprimé va faire rapidement effet.

Une des rares choses dont je sois sûr à propos du prozac est qu'il éloigne l'envie de suicide (et qu'il rend mes mains moites) ...ou la camoufle vu la vitesse à laquelle elle revient dès que j'arrête d'en prendre...

Dimanche 10/8/97.

« Je ne me rappelle pas m'être levé un seul jour de bonne humeur, content de la vie, des autres et de moi-même, dit Léautaud... »

Je pourrais écrire un essai sur "La Tentative de Vie; ou de l'utilisation des drogues comme "petit suicide" permettant d'échapper au sordide de l'existence en gardant 100% de possibilités de pouvoir revenir s'y risquer d'un bout de doigt de pied frileux (99,9% si l'on tiens compte des frelatages et autres surdoses volontaires)"...

C'est peut-être un peu long pour un titre...

« J'ai eu trois chances dans ma vie, que j'apprécie : avoir été quitte du service militaire au bout de trois mois de cette servitude, avoir échappé, par l'âge et la santé, aux "héroïsmes" de la "grande guerre", être resté célibataire. » Léautaud.

Je remplacerai juste la grande guerre par le travail.

Lundi 11/8/97.

Aux U.S.A., une institutrice risque sept ans de prison pour avoir eu un enfant de son amant de 13 ans (elle en a 25).

Qui a porté plainte ? Pas l'amour en tout cas.

Je commence à apprécier cette maison. Je m'y sens relativement bien (avec les béquilles de rigueur, bien sûr) et n'ai plus trop envie d'en sortir. Pas seul en tout cas.

(avec les béquilles de rigueur, bien sûr) et n'ai plus trop envie d'en sortir. Pas seul en tout cas.

Puces partout.

Combien cela peut coûter de se faire livrer de la nourriture ?

15/8/97 (vendredi)

A une terrasse de café devant la gare de Beauvais. Assez sympathique endroit.

J'y suis venu attendre Ransley pour une nouvelle prise de son.

Hier, le magnétophone est tombé définitivement en panne. 18 ans que je l'avais. On s'attache. Ai du en racheter un autre, le jour même, après avoir, non sans quelques difficultés, emprunté dix mille francs à mes parents. Mais leurs manières m'impressionnent beaucoup moins quand leur présence se relâche un peu.

Mardi 19/8/97.

Putain de beau rêve!

Je ne me souviens plus de qui il s'agissait, je ne me souviens que de ma main légèrement appuyée sur la sienne (ça faisait longtemps...) et de mots sans rapports que nous échangeions.

Nous marchions – étions debout en tout cas et elle portait quelque chose (un livre ?) dans la main que je touchais. Elle ne disait rien à ce propos, ne laissait rien paraître, laissait faire malgré le tabou et le poids du danger (?).

Ai-je aussi rêvé ce discours d'Ariane où elle m'expliquait qu'elle préférerait me voir avec une autre ?...

Sûrement, j'ai sûrement rêvé.

Une émission à France-culture sur le théâtre en prison. Il y a une grande séduction dans le calme, la sérénité qu'ont certains détenus. Plus de problèmes, la vie pure et simple... Les anciens, les "réinsérés" regrettent la prison... « l'approche de la liberté, c'est l'enfer pour un détenu » ; sic.

Mercredi 19/8/97.

« Nous étions tout bonnement las l'un de l'autre ; et cependant pour mon compte, il m'est impossible de me détacher froidement: toute rupture me rend malade. »

Les mendiants, L.R. des Forêts.

Jeudi 21/8/97.

Infernale migraine durant toute la nuit mais petit chef-d'œuvre, hier soir au cinéma: "She so lovely" de Nick Cassavetes, le fils.

En fait, ma migraine a débuté dès que j'ai voulu me tripoter. Une punition, sans doutes...

Dimanche 24/8/97.

Ne serait-ce pas l'odeur du buis chaud qui me hante... ?

Période d'enregistrement. Sentiment d'avancer, de faire de belles choses.

Je crois que je peux être heureux ainsi. Loin des gens (je ne veux plus sortir sans Xanax), à lire, écouter France-culture, composer, la belle amitié d'Ariane...

Je crois que je peux être heureux ainsi. Loin des gens (je ne veux plus sortir sans Xanax), à lire, écouter France-culture, composer, la belle amitié d'Ariane...

L'amour m'apparaît, dans l'état actuel des choses, quelque peu fastidieux à envisager, trop loin de ce calme, de cette relative sérénité que je commence à ressentir.

Fumer me manque un peu. Je compense en Prozac, Xanax, Rivotril, Apranax... (j'adore les médicaments!).

Lundi 25/8/97.

Infernal cauchemar où une fille (je ne me souviens plus de grand-chose) avait réussi l'exploit de se faire engrosser par mes soins. Je crois que j'en étais amoureux. En tout cas suffisamment (Ariane ?) pour être écartelé par la situation.

Quoique je fasse, j'étais perdu. Bien entendu, il n'était pas question d'enfant et je m'apprêtais à tout perdre. Dures perspectives...

Hier soir, fin de "Drowning by numbers" : « Le jeu consiste à se mettre une corde autour du cou et à se lancer de suffisamment haut pour s'étrangler dans la chute. C'est le meilleur des jeux puisque le gagnant est aussi le perdant. »

Mardi 2 septembre 1997.

Musique, musique, musique : je n'entends plus rien.

Jour de sortie : Paris, la Dame, tout ça. Je n'aime pas sortir. Cela m'angoisse depuis hier après-midi. Je me bourre de Xanax. Je suis tellement bien ici...

Paris, 15h30. C'est fou comme le Xanax me permet de mieux supporter l'extérieur, j'ai même cru capter quelque regards de sympathie. Uniquement d'homosexuels de plus de cinquante ans mais c'est un début.

Une vérité première qui m'a été confirmée par la lecture de mes vieux carnets d'il y a dix, quinze ans : tous mes rêves "érotiques" se limitent à des frôlements de doigts, de cheveux, à la rigueur de bras de jeune adolescente. A la moindre velléité de pousser plus loin (seins, sexe, fesses), je m'éveille immédiatement.

L'idéal serait une jeune fille de treize ans avec le mental de Simone Signoret vieille.

Mercredi 3/9/97.

« La peur d'affronter mes désirs de vie, dit la Dame »... Ou quelque chose comme ça. Je n'ai pas saisi, lui ai demandé de préciser : la vie – c'est à dire se qu'il se passe hors Prozac, Xanax ou shit – contiendrait un certain nombre de désirs que je n'oserais pas affronter...

Il y en a un que je connais, celui des jeunes filles.

La Dame semble persuadé qu'il y en a beaucoup d'autres.

Au début, elle a juste parlé de « peur de vivre ».

La vie est une menace permanente. La peur de vivre seul (sans Fred), d'affronter seul.

Si quelqu'un m'accompagne, c'est un peu comme si j'avais réussi à rallier à ma cause un élément traître, un agent double de l'ennemi (la vie).

Mais rien ne prouve non plus que la mort soit amie. Bien au contraire, celle-ci constitue la plus redoutable arme de la vie.

Les drogues ne sont pas des béquilles mais plutôt une sorte d'élixir d'invisibilité permettant de traverser la vie sans lui donner de prises sur moi...

Les drogues ne sont pas des bequilles mais plutôt une sorte d'elixir d'invisibilité permettant de traverser la vie sans lui donner de prises sur moi...

La jalousie (sorte de pensée-rêve que j'ai eu hier soir en m'endormant)... Ne pourrait-on pas imaginer un couple qui, quoique s'entendant fort bien par ailleurs, n'ait plus de désir l'un pour l'autre (jusqu'ici, c'est on ne peut plus plausible) ?

Le jeu consisterait donc à ce que chacun ait des relations avec un ou plusieurs amants pour ensuite, au sein du couple, reproduire, raconter, revivre, doubler d'un plaisir voyeuriste ces scènes, répétitions sexuelles préparées avec d'autres...

Seul hic : la jalousie.

Vendredi 5/9/97.

Ce soir, il fait un peu froid comme à Montréal et j'ai mis mes chaussettes de ski, comme à Montréal.

Je me concocte une jolie petite nostalgie à base de toasts grillés, beurre de cacahuètes, confiture et café, comme à Montréal.

Samedi 6/9/97.

Pas génial en ce moment. Epuisé, écœuré de ces trois mêmes morceaux que je ressasse depuis deux mois. Angoissé par le rendez-vous de lundi chez EMI (où je n'irais pas).

Manque... Solitude... Un peu démotivé...

Lundi 11/9/97.

Deux choses :

1°, il faudrait que je parle des mes problèmes de vomi (interdiction de boire / interdiction de rire).

2°, il faut qu'Ariane sache que je ne suis plus jaloux et que je l'aime plus que tout au monde.

Mercredi 13/9/97.

Rétention de personnalité.

Je ne danse pas pour les mêmes raisons que je ne bois pas, ne ris pas, ne vomis pas.

Vous vous surveillez trop, dit la Dame.

Vendredi 12 (doit y avoir erreur avant) /9/97.

Journées mornes, de cafard noir malgré les médicaments.

Retombées de cette audition foireuse ? La solitude ? La vie ?

Lundi 15/9/98.

Ces derniers jours à ne goûter que le sommeil et les douches.

Mardi 16/9/97.

Petite scène : revenant de la bibliothèque (difficile au début; Xanax, un peu mieux) pour rejoindre ma voiture, deux jeunes filles semblent m'attendre. Grosses et laides. En partant (c'est alors qu') je m'aperçois qu'effectivement c'est bien moi qu'elles attendent car ma voiture bloque la leur.

Conclusion: les voitures c'est encombrant.

Remarque: dommage qu'elles aient été grosses et laides.

Je m'aperçois qu'effectivement c'est bien moi qui elles attendent car ma voiture bloque la leur.

Conclusion: les voitures c'est encombrant.

Remarque: dommage qu'elles aient été grosses et laides.

Vu à la télé : le principal prédateur de l'homme (après l'homme, je suppose) - plus de deux millions de morts par an - est le moustique. Voilà qui me déculpabilise un peu...

Aucun animal, à priori, ne me fait peur (le moustique est l'ennemi mais je n'en ai pas peur).

N'importe quel humain, à priori, me fait peur.

« la peur d'affronter mes désirs... » ; « je me surveille trop »... J'avoue qu'un indice de plus ne serait pas de trop...

Mercredi 17/9/97.

Autrement dit : j'ai honte de mes désirs... C'est tout à fait vrai.

Il faut que je me désobéisse!

Jeudi 18/9/97.

Ça baise à tout va aujourd'hui : la voisine, les fourmis volantes... à tout va.

Dimanche 21/9/97.

Je me souviens de cigarettes de toutes les couleurs, avec des bagues dorées...

Je suis convaincu qu'il y a quelque chose de très significatif dans le fait qu'Ariane atteint l'âge que j'avais en la rencontrant... (un peu convaincu...).

La jalousie... Serait-il le seul sentiment uniquement nuisible et totalement destructeur ?

Lundi 22/9/97.

Ce que j'aime dans "raconter", c'est qu'il y a "conter" dedans... Mais je n'ai rien à raconter.

J'aimerais rencontrer.

Je crois que le film "La femme interdite" devrait me plaire.

Qu'entends-je par "aimer" et "être amoureux" ?

1. Être amoureux (je viens de lire "Penser/classer" de Perec) est, avant tout, basé sur le physique et le physique l'emporte tellement qu'il cache voire embellit une vérité intérieure (sic) que l'on aime donc aussi, d'emblée.

Dans le fait d'être amoureux, il y a peut-être de l'amour mais ce n'est pas une obligation et de toute façon cet amour est aveugle et on ne peut plus fragile.

2. Aimer est lorsque l'on a dépassé le physique et que l'on s'aperçoit que la vérité intérieure (puisqu'on a commencé...) est au moins aussi belle et agréable que l'apparence, l'esthétique par laquelle on avait d'abord été attiré.

Finalement l'amour est assez rare. Je suis de ceux qui se font souvent avoir et foncent, pieds et poings liés dans l'apparence, l'état amoureux, croyant aimer alors que leur désir masque un amour qui, au fond, n'existe peut-être pas, en tout cas pas assez pour dépasser le Cap de Lassitude du Désir (C.L.D.) et la déconvenue devant le vide laissé par ce désir disparu (D.D.V.L.D.D.... Ben quoi ?...)...

fond, n'existe peut-être pas, en tout cas pas assez pour dépasser le Cap de Lassitude du Désir (C.L.D.) et la déconvenue devant le vide laissé par ce désir disparu (D.D.V.L.D.D.... Ben quoi ?...)...

Conclusion : Quand même, surtout vu sous cet angle, l'amour c'est rare.

Il faudrait que je me penche sur ma treizième année. Si ça se trouve, ce n'est pas celle que je crois...

Mardi 23/9/97.

En fait, le charme doit être le seul et véritable indice que là, se cache, peut-être, autre chose d'aimable.

Jeudi 25/9/97.

Je ne suis pas jaloux mais maniaque, très maniaque (à dire à une future si elle couchait avec un autre).

Ransley, le bassiste, s'apprête à quitter le groupe. Toujours la même histoire : Argent-femme-enfants, la triade maudite.

Vendredi 26/9/97.

Tour de Beauvais dans l'espoir de me dénicher une terrasse sympathique, devant la sortie d'un lycée par exemple. Pas trouvé. Me rabats sur le tabac habituel (j'y suis déjà allé deux fois).

Sentiment que les jeunes ne sèchent plus beaucoup les cours de nos jours alors que s'il est un temps où les études ne servent plus à grand-chose, c'est bien celui-ci.

Peut-être qu'en m'installant là deux ou trois après-midis par semaine... Ai-je d'autres solutions ? D'un autre côté, je ne vois pas comment faire la connaissance de qui que ce soit en restant assis à une terrasse de café. Le défilé est agréable mais cela ne peut guère aller plus loin. Sympathique serveuse tout de même, qui me confectionne rien que pour moi un sandwich végétarien et, qui plus est, m'a tutoyé d'emblée... Je trouve cette familiarité rassurante.

Samedi 27/9/97.

Il s'avérerait que ma nouvelle-nouvelle voisine ne soit pas un voisin. Toujours ça, d'autant qu'elle semble jeune. Laide et conne, mais jeune. 18 heures. Toute une bande l'a aidé à déménager cet après-midi, dont une jeune fille restée plus tard pour l'aider à s'installer en écoutant N.J.R.

Parmi tant de choses appréciables chez les jeunes filles, même laides et connes, il en est une qui n'a de cesse de me troubler : la voix.

Ces deux qui parlent de rangement en écoutant N.J.R.... Un peu comme une bande-son... Le son de fond d'une chambre au Paradis...

Ça y est, elle me regardent en ricanant... Elles m'ont donc remarqué...

Mais pourquoi me remarquent-elles toujours en ricanant ?...

Dimanche 28/9/97.

Cette allergie à la hiérarchie, d'où me vient-elle ? Cette peur du pouvoir ?

J'ai l'impression qu'avant mon séjour chez les curés, ce problème ne se posait pas.

Mes souvenirs de là-bas : solitude, « bonjour mon père », premières lectures (Pagnol, Colette...), coup de pied au cul, première fugue, frustrations et misères d'un monde sans filles, sauvetage des souris du laboratoire...

J'y ai encore moins appris qu'avant ou ailleurs... et j'ai triché à l'examen qui allait me sortir de là.

Lundi 29/9/97.

Il me faut bien admettre que mes goûts sont totalement inabordables.  
La solitude et la fine tranche d'âge où s'épanouit (?) mon désir...  
Je ne vois vraiment pas où ni comment je pourrais rencontrer quelqu'un...

Mercredi 1/10/97.

*La femme défendue* (et non "interdite"... Je transposais... Chacun sa merde...) de P. Harel.

Et une démonstration de plus, une, s'il en fallait...

L'histoire d'un con dans la quarantaine, marié, un môme, qui drague une fille de 22 ans, et qui ne s'en sortira pas. Trop tard. Il a basé sa vie sur l'avoir (grosse bagnole, promoteur...). Perdu, raté, mauvais choix... L'actrice, Isabelle Carré, est assez fascinante...

Est-ce que l'amour, du moins tel que je l'entends, est compatible avec la liberté ? Est-il seulement possible ? Sans même parler de mes goûts adolescents... Il va d'ailleurs peut-être me falloir faire un effort de ce côté-là. Si je dois faire des concessions (quel mot!), enfin bref, regarder un peu plus haut, élargir le champ d'investigation... Sincèrement, je ne crois pas que cela puisse changer grand chose...

Il y a une incompatibilité de base si les filles qui m'attirent sont comme moi : timides, renfermées, solitaires...

Jeudi 2/10/97.

Gare du nord, 10h30. A peine arrivé, contrôle d'identité. Il est agréable de sentir que, du moins pour la police, j'ai l'allure du rebelle en puissance...

Vendredi 3/10/97.

Mal commencé la journée : lever 15 heures, mauvaise humeur.

Sortie en ville à la recherche d'un bar sympathique. J'aurai voulu quelque chose dans le genre de celui de "Friends", la copie d'un coffee shop, cool, accueillant... Je suis d'abord tombé, après une heure d'errance en vélo, sur un salon de thé turc (le salon et le thé) assez sordide et au café dégueulasse.

Et puis ici. Cela s'appelle l'Affût. Sombre, intime, étudiant, assez calme pour l'instant (17h) mais j'ai comme l'impression que cela ne va pas durer...

Acheté quatre livres : "Le traité de savoir vivre" de Raoul Vaneigem, "L'homme imaginant" de Laborit, "La société de consommation" de Baudrillard et "La culture de soi" de Michel Onfray dont je viens de finir l'encourageante "Politique du rebelle".

Je cherche, j'approche je crois, la voie transparaît...

Il me semble que l'amour doit être un don de liberté à l'autre. Tout le contraire de la possession jalouse. Une sorte de port d'attache, havre de repos, camp, base d'où peut se lancer, s'aventurer l'être aimé (moi étant le port...).

Je suis attablé au fond de la salle. Tout le monde est au bar, à l'entrée. De temps en temps, je vois passer ceux qui se rendent aux toilettes. Assez régulièrement, bière oblige.

Ce n'est pas très facile d'être seul ici où chacun semble inclus dans un groupe.

Moyenne d'âge : 18/25 en gros. Regards sympathiques parfois, sourires à moi adressés...

Moyenne d'âge : 18/25 en gros. RegARDS sympathiques parfois, sourires à moi adressés...

18 heures. Envie de rester, de m'attarder, d'attendre et d'espérer... Mais n'est-ce pas attaquer trop de front mon moral ? Ne m'apprête-je pas à rentrer chez moi désespéré, aigri, rageant de cet isolement ? D'un autre côté, n'est-ce pas là l'endroit le plus agréable que j'ai pu découvrir par ici ?

Si seulement je pouvais définir ce que le sexe représente pour moi. Si j'étais certain de son rôle comme je suis certain (ou en voie de l'être) de la direction que je dois donner à mon existence... Bref, si je savais ce que je veux (vaut ?) sexuellement, peut-être pourrais-je me lancer... C'est idiot. C'est justement cette obsession refulante du sexe qui crée l'improbabilité d'une rencontre quelle qu'elle soit.

Dans un premier temps, peut-être, aborder une fille laide, ce qui réglerait d'emblée le problème du sexe... D'autant qu'en général, les laides sont moins connes (partant du principe qu'elles cherchent peut-être un peu moins à plaire qu'à se plaire).

Je ne sais même pas si c'est d'être amoureux dont j'ai envie...  
Je ne sais même pas si j'ai envie...  
Je ne sais même pas si je suis en vie...

Discuter, rencontrer des gens un peu moins cons que la moyenne. Des filles plutôt. Je me suis toujours mieux senti en compagnie féminine.

Hier soir, documentaire sur une tribu amazonienne refusant de travailler plus de deux heures par jour. Le reste du temps étant essentiellement consacré à l'amour, aux drogues et au repos... Et c'est nous qui serions modernes...!

Voilà. Il est 19h30 et, non seulement j'ai raté "Friends" mais, pas un(e) décoincé(e) n'a daigné m'adresser la parole...

22 heures. Après avoir nourrit les gosses, bouffé mes pâtes et pris un Xanax, me voilà revenu à l'Affût.  
Le Xanax me sauve : c'est bourré à craquer.  
J'ai tiré face pour venir.  
C'est un endroit où l'on se rend en groupe ou pour y retrouver des amis.  
Je n'ai pas d'amis.  
Beaucoup de gens arrivent, s'arrêtent à mi-salle, regardent s'ils ne connaissent personne et repartent.  
J'ai fait la même chose, j'ai fait semblant de faire la même chose sauf que je suis resté.  
Je suis debout dans un recoin juste assez grand pour me caser et d'où je n'aperçois que le cinquième de ce monde qui m'ignore.  
La moyenne d'âge, à cette heure, a augmenté d'environ cinq ans.  
Il y a bien une fille qui me regarde mais en ces temps machistes je ne peux guère m'attendre à plus.  
Difficile, toujours. Je n'aurais pas tenu dix minutes sans comprimé mais bon, pour l'instant, je tiens.  
Curieux ces endroits où l'on est seul à être seul...

Je sais que je ne risque rien. Je sais depuis toujours qu'en théorie je ne risque rien. Qu'est-ce alors ? Du respect, de la peur, mais de quoi au juste ?

Cette mode des grosses baskets, seules chaussures avec lesquelles, à la fin de sa vie, Fred parvenait à marcher...

Que faire dans un endroit où tout le monde se connaît, où personne ne me connaît... ?  
S'emmerder ?  
Merci, c'est ce que je fais. Je commence même à m'énerver, presque à regretter...  
Mon attitude relationnelle me semble particulièrement mal engagée. Une capacité à me fondre dans les murs... J'aurais du faire espion.  
Enfin, ce n'est qu'une première. N'extrapolons pas.

Enfin, ce n'est qu'une première. N'extrapolons pas.

Samedi 4/10/97 (St Pilouface).

Pile-ou-face, ce matin, pour un éventuel suicide. Ce fut pile et je suis là.

Hier soir m'a miné beaucoup plus que prévu.

Un pile-ou-face, en fin d'après-midi, pour une éventuelle sortie. Ce fut pile mais je suis sorti quand-même.

Terrasse du tabac où la serveuse me tutoies, ce qui est toujours un peu de chaleur humaine de gagnée.

Deux heures, entre temps, avec Ariane au téléphone qui tente et parvient partiellement à remonter le niveau de ma classe.

J'arrive à pleurer malgré le Prozac. C'est très bien, me dit Ariane.

Enfin (19h30) !... Une fille laide mais jeune s'est retournée sur moi.

Une jeune fille m'a vu et regardé sans déplaisir.

J'ai jeté un coup d'œil derrière, me suis pincé ; c'était bien pour moi...

J'en avais presque la nausée...

23 heures. Si je m'étais flingué ce matin, qu'aurais-je perdu exactement ? J'aurais manqué quoi ? Le regard d'une jeune fille laide ? Bonne journée.

24 heures. Un nouveau pile-ou-face me ramène à L'Affût pour une petite demi-heure. Juste ce qu'il faut pour me remettre de mauvaise humeur.

Dimanche 5/10/97.

Il faut, si je veux parvenir à me désobéir, que je sois fort, très fort. Mais dès lors que plus personne ne m'aime (d'amour, j'entends), à quoi bon continuer à me traîner ainsi, à pleurer sur mon sort, de plus en plus aigri, de plus en plus déçu... ? A quoi bon me forcer quand tout m'ordonne d'abandonner ?

Je suis triste et désemparé, seul et désespéré.

La vie ne vaudrait d'être vécue sans amour, dit-on, mais l'avec n'est pas mieux, qu'un leurre momentané qui ne nous flatte d'abord que pour mieux nous humilier ensuite.

Lundi 6/10/97.

7h30 du matin. Je devais déjeuner avec J.R., répéter cette après-midi... J'ai passée une nuit pratiquement blanche chez Ariane. Insomnie, moustiques...

Je suis dans le train qui me ramène à Beauvais... J'ai tout annulé...

Petites réflexions sur le suicide, faites hier soir en essayant de m'endormir.

Depuis le temps que j'y pense, c'est la première fois que j'y réfléchis. Il y a (au moins ?) deux sortes de suicides ; le suicide avec raisons et le suicide sans raison. Les buts sont différents.

Dans le premier cas, une raison, une cause, un événement irrémédiable fait que la vie n'a plus de raison d'être.

Dans le deuxième cas, il n'y a aucune raison, cause ou événement qui vienne troubler l'ennui et la fastidieuse de l'existence. Et c'est pour créer de la vie que l'on songe à mourir - pas à la mort, à mourir, pour se trouver une raison d'être. Ou de ne plus être, qu'importe.

Dans le premier cas, on désire la mort.

Dans le deuxième, on provoque la vie.

Les suicides ne sont jamais ratés dans le premier cas.

Dans le deuxième, le taux de réussite n'a aucune importance car quoiqu'il advienne, il advient forcément quelque chose, et quelque chose c'est toujours mieux que le rien d'avant.

Il est évident que les personnes qui parlent le plus de suicide font partie de la deuxième catégorie. En parler, c'est déjà un petit coup de pied dans le nez éternel.

c'est toujours mieux que le rien d'avant.

Il est évident que les personnes qui parlent le plus de suicide font partie de la deuxième catégorie. En parler, c'est déjà un petit coup de pied dans le non-événement.

J'ai quelques passages assez difficiles à franchir en ce moment mais, en même temps, un véritable sentiment de changement par la confirmation. Ou le contraire...

Cette année (9/96 - 9/97) fut exceptionnellement bénéfique, ce qui n'est pas très compliqué après quinze ans d'esclavage, mais tout de même.

Allez, petit bilan annuel :

Musique : 3 cassettes, Deux concerts, deux tremplins, arrivée d'un batteur, d'un bassiste, départ du guitariste, du bassiste, arrivée d'un autre bassiste. Et une bonne quinzaine de musiques de fort bonne facture, ma foi.

Ariane : Superbe relation qui, tout en se clarifiant sur le plan amoureux (fin), s'épanouit dans une inébranlable amitié. Bel exploit.

Argent (c'est important) : La combinaison loyer + Assedic fonctionne, pour l'instant, parfaitement. Investis dans les 20 000 francs de matériel de musique, dont dix à rembourser à ma mère.

Mouvements : Paris - St Trou-Sur-Aveyron - Courson - Beauvais...

La solitude, le doute, la réflexion, la peur, la fierté, la honte, la tristesse, le froid, la mort de Toto... Et puis mon père ensuite, Courson, la méfiance, la crainte l'anxiété, la lâcheté et puis la fuite, la rébellion, l'affirmation, la réflexion, les découvertes, l'ennui, la paranoïa...

Relations : Là, je dois avouer que cela s'est plutôt gâté...

Ceux que j'ai vu (hormis Ariane et les membres du groupe) : J.R. (une fois), mes parents, Sylvain, Antoine (deux fois), et les tombés pour la France : la Blaise's family (une fois) et la John's family (une fois).

Ceux que je risque fort de ne jamais revoir : Igor, les autres musiciens partis, Garance (une fois au téléphone) et les autres tombés...

Amour : néant.

Jeudi 9/10/97.

Encore raté mon train. Je devais répéter à 13 heures. Je n'y serais pas avant 14h30. Je crois que j'aurais encore préféré annuler plutôt que d'arriver en retard...

Je rêve d'une société basée sur la seule règle qu'il est interdit d'imposer sa façon de voir ou de faire preuve d'une quelconque autorité. Car le fascisme est là, nulle part ailleurs, dans la politique comme dans l'amour, un fascisme pratiqué par chacun, à droite comme à gauche. Les maîtres, les parents, les costauds, les adultes, les friqués, le patron qui punit l'employé qui punit sa femme qui punit son fils qui punit le chien...

Tous, tous fascistes! Sauf le chien.

Et puis il y a le fascisme réclamé, l'autorité demandée, la loi du plus fort, du plus grand nombre qui préfère obéir à réfléchir (et là j'inclus les chiens). Ce fascisme-là, à qui l'on donne consciemment les pleins pouvoirs (élections), son argent (consommation) et sa vie (travail, famille, patrie), s'appelle Démocratie (la "MacDem" pour les intimes).

Lundi 13/10/97.

« L'artiste veut l'oisiveté, le célibat et la désertion ». M. Onfray, La sculpture de soi.

L'homme produirait moitié moins de sperme qu'il y a 50 ans, et tendrait donc à disparaître au profit de la femme qui, elle, on le sait maintenant, est tout à fait capable de se reproduire seule, par clonage. Je trouve que c'est une bonne nouvelle. Si, à court terme, cela pouvait écraser l'arrogance des hommes, solliciter l'affirmation des femmes...

J'aurais voulu être une femme. Je crois. Pour faire plaisir à maman.

maintenant tout à fait capable de se reproduire seule, par clonage. Je trouve que c'est une bonne nouvelle. Si, à court terme, cela pouvait écraser l'arrogance des hommes, solliciter l'affirmation des femmes... J'aurais voulu être une femme, je crois, pour faire plaisir à maman.

Mardi 14/10/97.

Réveil limite comme à chaque fois que je dois me lever. Train, direction Paris pour répéter. Le nouveau bassiste est nul. Je ne sais pas si je dois le virer tout de suite ou non.

Un peu moins envie de voir Ariane en ce moment, besoin de recul... Une des nombreuses difficultés qui jalonne cette aventure est qu'il faut atteindre l'indépendance sans passer par l'égoïsme (sinon tu es obligé de tout recommencer depuis le début...).

Première séance d'entraînement : Laetitia, laide, la trentaine, cheveux blancs par-ci par-là, grandes cernes couperosées mais, petit un : c'est elle qui m'a adressé la parole et, petit deux : elle lisait le Monde Diplomatique.

Vu que le sexe me fait peur et que je crains d'être devenu impuissant, je pense qu'il est préférable, dans un premier temps, de m'entraîner avec des femmes laides, beaucoup moins traumatisantes et pas forcément connes.

Laetitia donc, hier, dans le train. Dès qu'elle est montée, quelque chose, un regard et puis, sans hésitation, son sac, par terre, à côté de moi. Un siège nous sépare, se sont des banquettes pour trois, l'idéal car je ne pense pas qu'elle aurait osé m'approcher de plus près, d'autant qu'il y a de la place partout...

Je la regarde un peu, fille à problèmes, cicatrices aux poignets, anorexique, fragile... Je me persuade de l'aborder si elle descend à Beauvais mais c'est elle, à je ne sais plus quel arrêt, qui me demande s'il faut changer je ne sais où pour se rendre à Beauvais. Je soupçonne la question prétexte.

Mais non, connasse, lui rétorqué-je illico!

Non. C'aurait été sûrement plus drôle mais non, j'ai préféré rester dans le classique pour une première approche, le genre « Vous habitez Beauvais ?... Ah... ! Des amis...! Oh, très jolie, charmante, superbe cathédrale !... Je n'y suis que depuis deux mois mais... » Etc, comme ça venait les poncifs.

Et quand je n'en pouvais plus, c'est elle qui relançait. Rien de plus, un petit café vite-fait et salut.

Je trouve que j'ai parfaitement assuré sur ce coup.

"Casser la voix" de Bruel, à la radio, et c'est la rue Myrha et mon plus bel amour qui me monte à la gorge...

Mercredi 15/10/97.

Annulé la Dame et la répétition d'aujourd'hui.

Aucune envie d'aller à Paris. Je prétexte une migraine.

Il y a des jours comme ça. Des jours de froid où, à peine éveillé, Torchon vient se glisser dans mes bras, sous la couette, en ronronnant... Des jours où, du coup, je n'ai plus très envie de bouger...

Je ne sais absolument pas quelle heure il peut être... Je pensais m'être levé aux alentours de 14h/14h30 or, à la poste, l'horloge indiquait 14 heures et, actuellement, c'est à dire une bonne heure plus tard, le flipper installé face à moi indique 13h29...

Il y a peut-être eu un changement d'horaire...

J'aurais, en fait, largement eu le temps de me rendre à Paris, chez la Dame, en répétition, mais il est tellement agréable de sécher parfois, de désobéir, ne serait-ce qu'à soi-même...

Ariane (hier soir, au téléphone) rêve de tomber amoureuse...

Relu mes carnet 86/87. Il est étonnant de constater à quel point je ne change pas, à quel point la direction était déjà la même, à quel point j'étais déjà sans le savoir

Relu mes carnet 86/87. Il est étonnant de constater à quel point je ne change pas, à quel point la direction était déjà la même, à quel point j'étais, déjà, sans le savoir.

Jeudi 16/10/97.

Hier soir, Paul est venu me chercher pour aller prendre un verre. Il n'était pas seul. Deux de ses amis l'accompagnaient, du genre costauds. Je ne me suis pas senti la force de refuser. Café de la Gare. Un type, la cinquantaine, petit clavier, boîte à rythmes, nous fait un karaoké de grande conviction, touchant d'émotion, d'investissement... Une sorte d'homme, un vrai... Bande de filles attendant la sortie des serveurs. Les filles seules, dans les bars, sont avant tout des amies des barmen... Billard ensuite. Aussi mort, aussi vide, assez chiant.

Vendredi 17/10/97.

Deux choses.

La première est que je ressens, pour les enfants, la même compassion que celle que j'ai pour les bêtes domestiques : ni les uns ni les autres n'ont demandés à subir l'homme. Ils ne sont là pourtant que pour son plaisir...

La deuxième est que, lorsque j'essaie de dénombrer les inconvénients du célibat, je n'en vois qu'un : le cul. Et encore, le même cul sous la main durant plusieurs années peut aussi devenir un sérieux inconvénient... Les avantages, par contre, me sautent aux yeux : liberté de temps, d'espace, indépendance totale, possibilités intactes et, en plus, ça fait beaucoup moins de vaisselle...